

# BASQUIAT, WARHOL



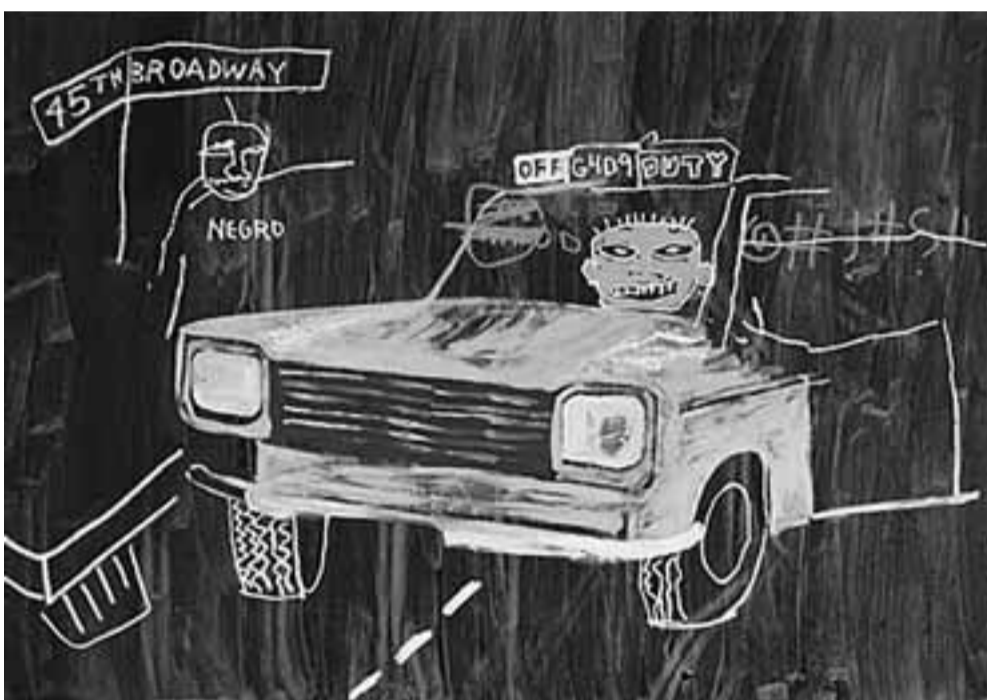
Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol

African Masks, vers 1984

Acrylique et encre sérigraphique sur toile, 213,4 × 1 066,8 cm Collection particulière

© The Estate of Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artstar, New-York.

© The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Licensed by ADAGP, Paris 2023



Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol.

Taxi, 45th/Broadway, 1984-1985

Acrylique, bâton d'huile, peinture polymère synthétique et encre sérigraphique sur toile, 196,2 × 272,4 cm

Collection particulière

© The Estate of Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artstar, New-York.

© The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Licensed by ADAGP, Paris 2023

Vingt-cinq ans après sa mort, le génie remuant de Jean-Michel Basquiat se voit mis à l'honneur dans l'exposition « Basquiat x Warhol à quatre mains » qui se tient à la Fondation Vuitton, dans l'événement « Basquiat soundtrack » qui a lieu à la Cité de la musique-Philharmonie de Paris et dans *Basquiat, mai 1968*, l'essai que lui consacre Manuel Esposito. Aux cimaises de la Fondation Vuitton, nous découvrons près d'une centaine de toiles créées en commun par Andy Warhol, le pape du Pop Art, et Jean-Michel Basquiat, le jeune prodige du street art, issu de l'univers du hip hop.

Adoptant souvent des formats monumentaux, ces œuvres que les artistes ont élaborées entre 1983 et 1985 livrent un témoignage sur le bouillonnement créateur des années 1980 à New York et témoignent de l'importance d'une rencontre entre deux imaginaires, deux univers artistiques, politiques, socio-culturels. A l'époque de leur création, les critiques boudèrent, voire descendirent en flèche ces compositions à quatre mains, alliant le graphisme distancié d'un Warhol âgé de cinquante-cinq ans et le déchaînement chromatique, stéréophonique d'un graffeur de vingt-trois ans.

Dans les années 1960, le ciel argenté de la Factory sur lequel règne Andy Warhol abrite un labo-

ratioire tout à la fois artistique et existentiel qui synthétise un nouveau rapport à l'art, de nouvelles formes de vie et de révolution underground. Dans le mouvement où les superstars passagères, transitoires, remplaçables sont réduites à des marques publicitaires, à des *ready made*, les boîtes de soupe Campbell, le Coca-Cola, les Kellogg's, le Brillo sont érigés au rang de stars. La radiographie critique et fascinée de la société de consommation, la reproduction de symboles consuméristes, la répétition sérielle d'images plongées dans des teintes acidulées ne font qu'un avec l'itération machinique de « stars » produites comme des gadgets. Le rêve américain finit sur les chaises électriques que Warhol a explorées dans ses œuvres. Nous sommes au milieu des années 1980. Les mutations que le pop art et la Factory ont imprimées à la séquence historique allant des sixties aux eighties sont désormais intégrées dans le système. Si l'esprit avant-gardiste s'est quelque peu assagi, il n'en a pas moins radicalement bousculé les coordonnées esthétiques, politiques, économiques du monde de l'art, l'espace de sa production et l'horizon de sa réception.

L'arrivée du petit prince Basquiat sur la scène artistique, de celui qu'on surnomme « the Radiant Child », « l'Enfant Radieux », qui, avec Al Diaz,

couvre les murs de graffitis poétiques et politiques signés SAMO (Same Old Shit), électrise le paysage new yorkais. Warhol radiographie, élit la surface, seule dimension qui demeure dans la société du spectacle, laquelle a travaillé à l'éradication de la profondeur. Marqué par la vitesse, par l'absorption sauvage de l'histoire de l'art, de la culture populaire, de l'art africain, le geste pictural de Basquiat, les enjeux qu'il pose sont tout autres : créant des formes tremblantes, désarticulées, menacées par le chaos, il creuse en deçà des apparences, montre, au travers de palimpsestes de signes, de dessins au trait enfantin et épileptique, les cadavres noirs, les corps-âmes de ceux et celles qu'on a plongés dans l'esclavage, la discrimination, la non-vie.

Les partitions à quatre mains (à six mains au début, lorsque l'artiste Francisco Clemente collabore aux œuvres) signées Warhol/Basquiat produisent un dialogue qui, parfois, atteint des sommets au travers de toiles qui imbriquent jusqu'à l'indistinction la signature Warhol, ses logos, ses icônes, ses images pop et les invocations vaudoues du vocabulaire chromatique et plastique de Basquiat. La froideur machinique, désincarnée et colorée du pop art se voit bousculée par l'énergie rythmique, organique, la colère politique, l'univers de l'enfance d'un jeune artiste black qui élève au rang de gris-gris visuels des masques, des têtes, des inscriptions, des listes. Des œuvres comme *African Masks* ; 6.99 ; *Taxi, 45th/Broadway* ; *Collaboration (Pontiac) No. 5* donnent à voir la fusion étincelante de l'imaginaire de deux figures de la scène artistique new yorkaise, issues de générations, de milieux sociaux et politiques différents, qui, chacune à leur manière, auront rappelé que la peinture est avant tout le champ d'un *memento mori*. Par-delà le dialogue Warhol-Basquiat, nous captions leur dialogue avec les disparus, avec les morts — les anonymes ou les grands noms de l'histoire de l'art. En marge des créations en commun, le visiteur découvre des œuvres individuelles des deux artistes et également des créations d'autres acteurs de la scène new yorkaise des années 1980 tels que Keith Haring, Jenny Holzer, Kenny Scharf.

L'exposition « Basquiat soundtrack » à la Philharmonie de Paris ouvre les portes au Jean-Michel Basquiat, musicien, artiste de la scène urbaine du hip-hop et du rap et dévoile les relations, les échos entre les paramètres de la musique hip-hop (pratiques du collage, du sampling, du remix) et l'élection du collage de mots, de formes, des jeux citationnels, de la dimension rythmique des toiles de Basquiat. Dans l'urgence, le télescopage de l'art et de l'anti-art, des signes plastiques et des mots, Jean-Michel Basquiat rend visible et audible la conjonction entre beat sonore, beat visuel et beat underground des années 1970-1980. Dans son essai *Basquiat, mai 1968*, Manuel Esposito (auteur d'un essai sur Italo Calvino, traducteur de *Hermann Melville* de

Cesare Pavese et du *Velvet Underground* de Massimo Palma aux Éditions de la variation) part d'une scène de l'enfance — l'accident de mai 1968, lorsque, âgé de sept ans, Jean-Michel Basquiat est renversé par une voiture — et l'érige en clé de lecture fondatrice de l'œuvre à venir. Une œuvre marquée à tout jamais par la violence, la menace de mort, de désintégration et par le manuel d'anatomie que la mère du jeune Jean-Michel Basquiat lui offre lors de sa convalescence. Avec *Riding with Death*, l'artiste livre un autoportrait. « Avec *Riding with Death*, le peintre new yorkais trouve un moyen de représenter les pulsions autodestructrices contre lesquelles il se bat depuis son adolescence — en réalité depuis une dizaine d'années puisque Basquiat n'a que vingt-sept ans lorsqu'il peint *Riding with Death* — et qui auront raison de lui quelques mois plus tard. *Riding with Death* annonce sa mort à venir, quelques mois plus tard, le 12 août 1988 ».

Conscience politique de Basquiat, affirmation de la figure noire, dénonciation du capitalisme, du racisme systémique (la toile *Taxi, 45th/Broadway*), de la minoration, de l'invisibilité des artistes afro-américains sur la scène de l'art contemporain, fascination conjointe de Warhol et de Basquiat pour la culture populaire, réappropriation parodique des noces infernales entre la proposition esthétique des arts plastiques et le Léviathan du business... fulgurent de façon obvie ou plus cryptique dans des compositions à quatre mains qui fondent en un seul creuset alchimique la palette de leurs styles.

Véronique Bergen.

**Basquiat x Warhol à quatre mains, Fondation Louis Vuitton, Jusqu'au 28 août 2023.**

**Catalogue Fondation Louis Vuitton/Gallimard, 320 p., 49,90 euros. Textes notamment de Dieter Burchhart, Bruno Bishofberger, Jordana Moore Saggese, Gwendolyn Dubois Shaw, Olivier Michelon, Keith Haring, Jessica Beck, Valentina Frutig.**

**Basquiat soundtrack, Exposition Cité de la musique-Philharmonie de Paris. Jusqu'au 30 juillet 2023.**

**Catalogue Philharmonie de Paris-Musée de la Musique/Gallimard, dir. Vincent Bessières, Dieter Burchhart et Mary-Dailey Desmarais, 288 p., 39 euros.**

**Manuel Esposito, Basquiat, mai 1968, Éd. de la variation, 155 p., 16 euros.**